

Je te disais dans ma précédente lettre que ma future protectrice n'était pas à Paris. On l'attendait de jour en jour; sa maison était toute prête à la recevoir. Quand je dis une maison, j'ai tort; ces vastes demeures s'appellent un hôtel. Tous les grands seigneurs de Paris ont un hôtel à eux tout seuls; ils logent là-dedans avec leurs domestiques et leurs chevaux, presque aussi à leur aise que mon père dans sa ferme. C'est justement ce qui fait que ma petite chambre est si petite à Paris. Admire le hasard! J'étais sorti le matin de bonne heure pour faire ma visite. Je m'étais habillé de mon mieux avec mon bel habit des dimanches, quand ma mère me donnait le bras pour aller à la messe. Je marchais sur la pointe du pied pour arriver tout éclatant dans cette maison. J'arrive, je parle au domestique qui est à la porte: « Madame la comtesse de Macla, s'il vous plaît? — Elle n'y est pas! — Quand rentrera-t-elle, monsieur, s'il vous plaît? — Elle ne rentrera pas! » Alors je remis mon chapeau sur ma tête, et je fis tous mes efforts, vains efforts! pour avoir l'air aussi insolent que ce valet.

J'ignore combien de temps j'aurais mis à me mettre tout à fait en colère, si un domestique de la maison, un cuisinier, ma foi! en bonnet et en tablier blancs, ne m'eût reconnu à mon air naïf et ne fût venu à moi en me tendant la main. — Eh! mon Dieu! s'écria-t-il, c'est M. Prosper lui-même! Bonjour, monsieur Prosper, mon camarade Prosper, quand nous allions à l'école. Et comment se porte le bon frère Christophe? comment se porte M. le curé? et la vieille Marguerite? Mais comme vous voilà grandi et beau garçon, monsieur Prosper! Mais entrez donc! entrez, n'ayez pas peur, vous êtes chez moi. — Messieurs, disait-il à ses camarades, je vous présente Prosper, mon pays. Viens donc, Prosper, tu déjeuneras avec nous! — Ce fut ainsi qu'en un instant mon digne *pays* me faisait passer, en présence de ses associés, par tous les degrés de l'échelle de l'infinité.

Ce digne garçon, si parleur, si bavard et si officieux à présent, et de manières si distinguées (tu ne le croiras jamais!), ce n'était rien moins que Gaspard Touzon, le grand Gaspard, Gaspard *la bête*, comme on disait chez nous, le quatrième et dernier enfant de Prosper Touzon, le garde-chasse à la Butte-aux-Lapins; t'en souviens-tu?

Tu te rappelles comme il était surnois, mélancolique, butor! à présent, c'est un boute-en-train, il a de l'esprit, il est vif comme un poisson. Je lui ressemblerai peut-être un jour.

Quel qu'ait été son accueil, son accueil m'a touché. Au milieu de cette foule qui me regardait en dedans et en dehors, j'avais grand besoin d'être reconnu par quelqu'un; mieux valait encore être reconnu par Gaspard Touzon que par un autre. Je me laissai donc embrasser par Gaspard autant qu'il voulut m'embrasser, trop heureux de passer cette fois devant le concierge sans lever mon chapeau!

Telle fut ma première visite chez la grande dame qui doit me protéger un jour et faire quelque chose de si peu.

Je n'ai pas accepté le déjeuner de Gaspard; mais, en revanche, je l'ai invité à déjeuner. Un repas de trente sous, tout autant! ce qui n'a pas empêché le digne Touzon de me dire à deux reprises: *Nous déjeunons mieux que cela à l'hôtel.*

Toutefois, Gaspard, malgré son esprit et ses succès, est un digne homme encore, la prospérité ne l'a pas trop changé; il est cependant cuisinier en second chez madame la comtesse. Je lui ai dit ce que je venais faire chez sa maîtresse; je lui ai montré ta lettre de recommandation, et je lui ai expliqué en même temps comme quoi je savais le grec et le latin aussi bien que monsieur le curé, ce qui pouvait me conduire à tout.

Gaspard, qui n'était guère occupé par mon déjeuner, m'a écouté attentivement. De temps à autre, il fronçait le sourcil



en signe de blâme. Il n'a pas trouvé qu'une lettre de recommandation du frère Christophe fût une lettre de *première qualité*, comme il dit. — Moi qui vous parle, disait-il, je ne suis entré, et subalterne encore, dans les cuisines de l'hôtel, que sur la recommandation de M. le général de Talont, officier de la Légion d'honneur, et chevalier de Saint-Louis.

Puis il buvait mon mauvais vin à petites gorgées, sans quitter sa grimace de mécontentement.

Alors je l'ai mis sur le compte de sa maîtresse; il a peu parlé de sa maîtresse. Cependant il m'a dit que madame la comtesse était, autant qu'on peut l'être, dévote et grande dame, rien de plus, rien de moins.

Quand je le saurai, si je le sais jamais, je te dirai ce que c'est en effet qu'une grande dame et une dévote.

Cependant, malgré la discrétion ou l'ignorance de mon invité, le déjeuner ne m'a pas ennuyé: je ne sais pas si mon ami Gaspard pourra en dire autant.

Il m'a quitté en me promettant de m'avertir aussitôt que sa maîtresse sera de retour.

## VII

Je ne suis pas fâché d'être à Paris tout seul et libre avant d'entrer sous le joug qu'on appelle *la protection*. J'attends donc patiemment le retour de madame la comtesse. Je viens et je vais. C'est une cohue dans laquelle il est impossible de rien distinguer; cependant, je ne m'ennuie pas. Je suis comme le voyageur qui ferait le tour des murailles de la Chine: c'est toujours la même pierre, mais la masse impose et occupe. Paris, pour un pauvre jeune homme comme moi, est une muraille sans issue. Tout est fermé pour les gens de ma fortune; les théâtres, les palais, les boutiques, les jardins publics même sont fermés. — L'autre jour, je veux entrer dans le jardin des Tuileries, la sentinelle me barre le passage: — *On ne passe pas!* j'étais en

veste. J'ai salué de loin les orangers du jardin, qui sont en fleurs.

Pour le pauvre, c'est un désert, cette immense ville! Chacun passe comme l'éclair, sans se voir. La forêt est cent fois plus vivante. Dans nos forêts, il n'y a pas une place inhabitée ou inconnue; on sait l'âge de tous les arbres; on peut saluer de son nom le moindre insecte! Tout vous sourit, la nuit et le jour; le jour, c'est l'oiseau qui chante là-haut dans l'arbre, là-haut dans le ciel; la nuit, c'est le ver qui jette son âme et son phosphore en sillons lumineux; c'est l'étoile qui file et qui tombe comme une de nos villageoises qui se foule le pied dans un bal. O notre forêt déserte! quelle ville habitée, quelle ville hospitalière, quelle bonne et douce, et populeuse, et bruyante, et hospitalière cité, comparée à Paris! La forêt vous donne pour rien son ombre séculaire, son tapis de mousse et son eau fraîche. Paris vous vend très-cher son ombre pelée, sa chaise de paille, son eau fétide; la forêt étend sous vos pas ses moelleux petits sentiers qui courent au pied de l'arbre comme les poussins autour de la poule; Paris vous enseigne de mauvaise grâce sa rue infecte et sombre que vous cherchez. La forêt, c'est la ville, c'est l'hospitalité, c'est le monde, c'est le bel art, c'est la vie; la ville, c'est le meurtre, c'est le désert, c'est le mensonge, c'est la mort.

Te souviens-tu, Christophe, de la cabane verte que roule le berger çà et là dans les pâturages lointains? C'est une maison sur deux roues qui se mène à bras où l'on veut. Quand le berger a bien placé sa maison sous un bel arbre, sur une pente heureuse, il s'entoure d'un grand parc sinueux aux formes variées. Il fait en petit ce que les autres riches font en grand; il a sa maison et son enclos tout autour de sa maison. Que de fois, par l'orage, par une pluie battante, nous sommes-nous réfugiés dans cet hôtel du berger!

Te souvient-il encore des huttes de torchis et de bois que le charbonnier se construit dans la forêt? On les prendrait de loin pour les ruches de quelques abeilles malhabiles. Dans ces huttes vivent ensemble le père, l'enfant, la mère; ils y couchent l'hiver et l'été; ils sont entourés de feux recouverts par la cendre, tout comme le berger est entouré de ses agneaux



bêlants. Ils vivent seuls, errants et pauvres. D'heure en heure, et quel que soit leur sommeil, ils sortent pour voir si leurs feux couvent toujours sous la cendre. C'est une pénible vie que celle des charbonniers! Ces pauvres sauvages sont tout noirs, ils sont maigres, ils ont faim. Que de fois, cependant, nous ont-ils dit avec un blanc sourire, et en se pressant autour de leur foyer : *Jeunes gens, prenez place et soupez avec nous!*

Eh bien, cette hutte, cette cabane, Paris est bien grand! bien grand! tu chercherais en vain dans tout Paris vingt pouces de terre où reposer ta hutte ou ta cabane, ne fût-ce qu'une heure!

Souvent, quand je m'arrête dans les places publiques, on me montre au doigt, et l'on se dit tout bas : — *Voilà un paysan!*

*Paysan!* c'est mieux que si on disait — *Voilà un Cafre!*

Il faut que je te rassure sur mes ressources pécuniaires. Dieu merci, elles sont encore fort grandes. Mon père a vendu deux vaches avant mon départ, souviens-t'en. Souviens-toi aussi que ma mère a filé tout cet hiver. Le curé et Marguerite voulaient acheter un cochon, ils ne l'ont pas acheté. — O cœurs humains! et touchants sacrifices! tout cela, pour me donner le droit de passer quelques jours à Paris sans y mourir de misère et de froid!

P. S. Gaspard m'a prévenu par une lettre que ma future protectrice arrivait après-demain.

## VIII

Cette lettre sera très-longue, si je puis te dire tout ce qui se passe dans mon cœur. Voici trois jours que je suis plongé dans la stupeur la plus profonde. Ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu est en même temps si étrange et si simple, que je ne sais plus que penser. Où suis-je? où sommes-nous? Pourquoi donc faire, le ciel m'a-t-il laissé tomber ici, pauvre âme

isolée, pour ne me donner ni appui, ni soutien, ni fortune, ni pouvoir, ni état, ni maison; pour faire de moi un paysan trop savant et trop faible pour être un paysan? Pardonne-moi cet emportement, cher Christophe; mais, hélas! contre qui veux-tu que je m'emporte, si je ne m'emporte pas contre toi, mon ami?

Je t'ai raconté que madame de Macla revenait des bains de Dieppe. Gaspard m'avait averti de son retour. Elle arrivait le soir, le surlendemain elle serait visible. J'avais hâte de la voir, cette femme d'où dépendait ma destinée. De sa bonne ou de sa mauvaise volonté allait dépendre mon avenir. Mes faibles ressources s'en allaient chaque jour, je n'avais plus le lin filé par ma mère; les deux vaches de mon père étaient parties; le pourcentage du bon curé me restait; mais il était si petit quand on voulut l'acheter! Hélas! pensai-je en moi-même, il faudra toute une année à ma bonne mère pour filer autant de chanvre, mon père n'a plus de vache à vendre, et les pauvres de monsieur le curé ne s'apercevront que trop tôt, l'hiver prochain, qu'il n'a pas tué son porc de tous les ans.

Il fallait donc en finir et tenter cette grande dame. Je pris mon courage à deux mains pour la seconde fois; je me fis aussi élégant que je pus; puis je cherchai mes lettres de recommandation. O malheur! je ne trouvais pas mes deux lettres. Je m'inquiète, je me tourmente; où sont-elles? Je suis perdu si elles sont perdues! Toute ma vie est dans ces lettres. Là est mon nom, grand Dieu! jusqu'à mon nom que j'ai perdu! Il me faudra huit jours pour l'envoyer chercher par la poste. J'ai passé ainsi une heure horrible. Je prenais mille résolutions diverses tour à tour. Tout faire plutôt que d'attendre encore, plutôt que de fatiguer mon père de nouveau, plutôt que d'inquiéter mes amis de là-bas! Je pensais déjà à me faire soldat, si on voulait me recevoir et me donner trente francs d'avance, quand tout à coup je retrouvai mes lettres de recommandation dans une des poches de mon habit.

Je sortis, mal remis de cette secousse, et, après des tours et des détours sur la pointe du pied, j'arrivai à l'hôtel de madame la comtesse de Macla. Une voiture m'avait élaboussé en passant, je perdis beaucoup de temps à m'essuyer avec mon mou-



choir. Oh ! qu'il en coûte pour être présentable, à celui qui est pauvre ! quel gré on devrait lui savoir de l'éclat de ses souliers et de la propreté de ses habits ! Un peu restauré, j'entrai à l'hôtel par les cuisines, en demandant mon ami et protecteur Gaspard Touzon.

Quand j'entrai, Gaspard était occupé à la cuisine ; le chef était revenu avec sa maîtresse. Gaspard avait repris son rôle de subalterne ; c'était bien le même bonnet, le même tablier ; mais ce n'était plus le même visage radieux. Pauvre et humilié Gaspard !

Cependant il me reconnut, mais en toute hâte, à la dérochée, en tournant la broche. Quant à sa protection, elle se bornait, ce jour-là, à ce simple signe de tête ; puis il me désigna la porte de l'antichambre, — et il revint à son gibier qui tournait.

Voilà où était tombé mon protecteur, le protégé du général baron de Talont, officier de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis !

Et moi, j'étais bien plus tombé que lui encore, moi, le protégé du curé de Saint-Nicolas d'Ampuy, de Gaspard Touzon et de frère Christophe l'ignorantin !

J'entre dans l'antichambre ; à moins d'entrer à genoux, il est impossible d'entrer plus respectueusement quelque part, même à la chapelle ardente, le vendredi saint.

Il me semble que je demandai quelqu'un, madame la comtesse, par exemple. — Personne ne me répondit. Cependant je tirai de ma poche mes deux lettres sur du gros papier à compter les journées des ouvriers. — Je tendis une de mes lettres. — Personne ne tendit la main pour la recevoir. — Alors ma pauvre lettre retomba dans mon chapeau ; mon chapeau la reçut d'un air si timide ! Je me pris à prendre en pitié ma lettre de recommandation.

Quelle minute j'ai passée là ! quel horrible moment ! Épuisé, haletant, honteux, muet, la bouche dévorée par la fièvre, le cœur palpitant, le sang soulevé, pâle, à demi mort, je m'assis sur le banc des domestiques ; l'antichambre trouva que j'étais bien hardi !

Cependant on entra chez Madame, les deux portes s'ouvraient à deux battants, et les personnes qui étaient dans le

salon voisin se levaient ; on annonçait le nouveau venu ; je penchais la tête, je voyais le coin d'un tableau, un fauteuil, une fleur du tapis ; puis les deux battants se refermaient, tout était dit.

Combien cela eût-il duré ? je ne sais. J'étais là sans pouls, sans regard, sans âme ; — dans un rêve. Tout à coup un grand bruit de carrosse se fait entendre ; deux chevaux fringants entrent dans la cour ; un homme entre dans l'antichambre

— Madame la comtesse est-elle visible ? dit-il.

Le valet, avec le plus profond respect : — Oui, monsieur le baron !

Ils se lèvent tous. Moi je reste assis, et je regarde.

Il faut que ma figure, à ce moment, ait eu une singulière expression de misère et d'accablement ; il faut que mon œil ait révélé quelque peu les souffrances de mon âme, car tout à coup ce monsieur qui allait entrer en toute hâte, cet homme élégant et riche à qui les laquais eux-mêmes portaient tant de respect, il me regarde ! il s'arrête ! il s'approche de moi ! Jamais, non, jamais regard pareil n'a pesé sur ma tête ! Cet homme resta ainsi tout un siècle à me regarder. Pour moi, soumis à cette étrange fascination, j'attendais.

Oh ! c'est là un cruel supplice auquel je ne voudrais pas revenir, non, pas même pour le trône de France. Moi, courbé en deux sous le regard de cet inconnu ! moi, qui souvent avec toi ai regardé le soleil en face ! Oh ! la misère ! la misère ! comme elle flétrit un homme, et les plus jeunes et les mieux nés ! comme elle ploie leur âme ! Mais pourquoi aussi, malheureux que je suis, rester dans l'antichambre ? pourquoi ne pas oser frapper à cette porte qui s'ouvre toute seule pour tant de gens ? pourquoi me surprendre à être vil pendant deux heures ! Voistu, Christophe, s'il fallait encore souffrir ce que j'ai souffert en cet instant, j'aimerais mieux mourir !

Je ne sais pas si l'étranger eut pitié de mon violent et muet désespoir, ou bien s'il attendit pour me parler qu'il m'eût assez vu, mais il s'approcha encore de moi, et avec une voix très-douce, le geste le plus poli et l'accent le plus affable : — Monsieur, me dit-il, vous attendez peut-être que votre tour soit venu pour entrer chez madame la comtesse ?



Ce ton poli, cette voix, ce regard bienveillant, toute la grâce de sa personne, me calmèrent tout à coup. Mon cœur, qui bondissait dans ma poitrine, devint plus calme; j'eus la force de me lever et de répondre, tremblant encore :

— Hélas ! monsieur, je n'ai pas de tour pour entrer; j'entre-rais quand madame la comtesse le voudra. Cependant, monsieur, j'aurais grand besoin de lui parler.

Et je me remettais peu à peu en parlant. Pour lui, il me regardait toujours, mais déjà avec moins d'attention et d'un air plus amical :

— Eh bien ! me dit-il, puisque vous êtes ici avant moi, puisque c'est à vous à entrer, je vous demanderai la permission d'entrer avec vous, si vous le voulez bien.

En même temps il ouvrait la porte du premier salon. Le valet de chambre annonce : — *M. le baron de la Bertenache!*

M. le baron s'arrêta sur le seuil de la porte, et, se retournant vers moi : — Passez le premier, je vous prie, me dit-il.

Je passai.

Le premier salon n'était guère qu'une antichambre plus élégante que la première, et mon conducteur ne s'y arrêta pas.

Une porte s'ouvrit; il me prit par la main en disant : — Suivez-moi !

Je le suivis.

Je ne te décrirai pas ce que je vis alors. Tu as lu assez de poètes pour avoir le droit de ne pas me croire. Mets donc la bride sur le cou de ton imagination, et laisse-moi décrire ce que j'ai vu.

Figure-toi une grande chambre de soie et d'or, un grand lit qui ressemble à un autel recouvert du dais de la Fête-Dieu, cent mille choses inutiles et sans nom éparses çà et là dans le plus merveilleux désordre. Une femme, qui n'était ni vêtue, ni toute nue, était assise nonchalamment dans un grand fauteuil; ses deux pieds se croisaient l'un sur l'autre; elle écoutait, elle parlait, elle regardait, elle voyait tout; elle ne me vit pas.

A la vue de M. le baron, elle se leva à demi de son siège, elle tendit sa petite main en souriant :

— Eh ! bonjour ! Eh ! comment allez-vous ? Eh ! pourquoi ne venez a-t-on pas vu de toute la saison ?

Moi, je me retirai dans le coin de la chambre, et je me fis tout petit. J'étais tout entier à la scène qui se passait.

Outre la comtesse, il y avait encore une dame d'un certain âge, en robe de satin noir; un tout jeune homme en habit d'officier, qui était penché sur le siège de la vieille dame; un peu plus loin, dans un vaste fauteuil à ramages, un monseigneur l'évêque, oui, un évêque véritable, portant sa large croix d'or sur sa poitrine, et qui lisait tranquillement son journal.

A proprement dire, madame la comtesse parlait seule, et M. le baron était seul à l'écouter. Les autres personnages étaient des personnages muets, ou du moins ils se regardaient, ils se parlaient, ils s'écoutaient tout bas.

Moi, retiré dans mon coin, je voyais tout; je suivais le moindre mouvement de cette noble dame. Elle était blanche et vive, elle avait l'œil noir et net, les dents très-belles, le port très-haut, la voix d'un timbre éclatant.

Après elle, ce qui m'occupait le plus, c'était monseigneur l'évêque. Un évêque, entends-tu, Christophe ! un évêque sans rochet, la tête nue, assis sur un fauteuil, dans une chambre, avec des femmes, et lisant un journal ! Quel spectacle pour nous qui n'avons vu un évêque que le jour de notre confirmation, à genoux devant lui et recevant le petit soufflet chrétien !

Le reste de la société ne prenait pas garde à monseigneur; on le traitait comme un autre homme. C'était étrange !

La conversation allait toujours. — Et ce qui t'étonnera, c'est que tout en ne perdant aucun geste des interlocuteurs, je ne perdis aucune de leurs paroles. J'étais double ! Te rappelles-tu, un jour que j'étais malade, que le médecin, le savant docteur Colonjon, prétendait que nous avions six sens ? J'avais trouvé mon sixième sens !

Mais comment te donner une idée de ce jargon, de ce murmure, de ce badinage, de ces bruits, de ces silences ? On croirait, au premier abord, que ces gens parlent le français de tout le monde, mais on trouve bientôt que c'est un langage au-dessus de la portée du vulgaire. L'idée, la pensée, le mouvement, la forme de cette parole, tout est inexplicable. Les mots n'ont plus le même sens; c'est une parole coupée, entre-coupée, vagabonde, se repliant sur elle-même sans fin et sans cesse, et



revenant à chaque instant à son point de départ par un détour. Te rappelles-tu encore ce jour où tu voulus apprendre l'hébreu, mon ambitieux Christophe? Déjà tu lisais le livre saint dans son magnifique alphabet, mais c'était tout. Tu n'avais pas l'intelligence de ces nobles sons que tu venais de découvrir; ainsi étais-je, moi, entendant tout ce monde parler de politique, de royauté, de religion, de poésie, d'amour, de mille passions étranges et brûlantes dont le nom m'était à peine connu; et cependant personne n'avait encore daigné me jeter un regard, personne ne savait encore que j'étais là, quand tout à coup madame la comtesse, tournant par hasard ses yeux à demi fermés vers le coin où j'étais resté debout, laissa tomber ces mots avec une négligence et un mépris que nulle parole humaine ne saurait expliquer :

— Que nous veut ce monsieur? En même temps elle était sur le point de faire un geste comme pour me montrer du doigt.

Elle avait, disant cela, les lèvres rapprochées, les yeux écartés, les dents serrées, l'œil à ses pieds; j'entends encore siffler à mes oreilles ce : *Que nous veut ce monsieur?*

J'étais bien bas dans l'antichambre, j'étais encore plus bas dans le salon. Les autres gens me jetèrent un demi-regard; le colonel m'aperçut à travers les cheveux rouges et bouffants de la vieille dame; la vieille dame me regarda dans les yeux du colonel; l'évêque lui-même ne me vit qu'à travers son journal; j'étais muet, accablé, perdu!

Le baron de la Bertenache, tout seul, me regarda avec compassion, avec bonté, et, qui plus est, avec politesse; car il est certaines positions dans la vie où la politesse soulage plus que la pitié; je l'éprouvai pour la seconde fois, et, soit instinct, soit terreur, je laissai le baron répondre à ma place :

— J'ai trouvé monsieur dans l'antichambre, assis à côté de vos gens, madame; certainement ce n'était pas là sa place, et j'ai cru servir vos intentions bienveillantes en l'introduisant. De grâce, madame, faites que je n'aie pas trop présumé de mon crédit auprès de vous; regardez mon protégé d'un œil plus favorable. Regardez-le, de grâce; c'est un beau jeune homme de vingt ans à peine, un enfant encore, plein d'ingénuité et de tendresse; timide, mais homme de cœur, j'en suis sûr... Regardez

comme il tremble, madame; et que sa pâleur est belle! c'est absolument le teint que vous avez vous-même après une pénible nuit d'insomnie et de bal.

En même temps il se levait, et, me prenant par la main, il me plaçait justement devant madame la comtesse : j'étais ébloui.

A la voix de mon introducteur, l'attention de la société me devint, sinon plus favorable, du moins plus honorable et plus directe; on me regarda en face, et, qui plus est, la comtesse, toujours hautaine cependant, m'adressa directement la parole :

— Que voulez-vous, monsieur? — et qui êtes-vous, monsieur?

Je sentis qu'il fallait faire un effort pour répondre, ou bien qu'il fallait mourir; je tendis mon âme de toutes mes forces, et, d'une voix ferme et qui me rassurait moi-même à mesure que je m'entendais parler, je répondis :

— Madame, je suis le fils d'un fermier, dont le père était le fermier de votre père. Mon père, me trouvant trop faible pour travailler à la terre, m'a envoyé à Paris pour choisir un état. Le frère ignorantin Christophe, mon mentor et mon ami, m'a appris à lire et à écrire, et le grec et le latin; il dit que je suis bon à quelque chose, et, comme vous avez été bonne pour lui, il a osé me donner une lettre pour vous, madame.

En même temps, je cherchais mes deux lettres dans ma poche; elles étaient restées dans mon chapeau; mon chapeau était par terre, au coin de la cheminée; j'allai prendre une de mes lettres, et je la présentai à la comtesse.

Elle hésitait. Le baron prit la lettre :

— Permettez-moi, madame, d'être votre lecteur; je m'intéresse à ce jeune homme, et je ne veux pas que vous laissiez sans la lire, la lettre de son ami Christophe.

Alors il ouvrit cette lettre, que j'avais lue à peine et dont je ne t'avais pas remercié, mon ami; mais si tu savais comme elle est belle, et bonne et simple! tu aurais pleuré toi-même si tu avais pu l'entendre lire ainsi! Pour ma part, j'aurais juré que ta cause était gagnée, et que l'on ne pouvait rien refuser à une prière ainsi faite; toute la compagnie paraissait émue à cette lecture, et moi-même, moi, ton Prosper, j'en avais les larmes dans les yeux!



Quand la lettre fut achevée, il y eut un moment de silence, pendant lequel je me grandis de dix coudées, la taille des héros d'Homère, me sentant aimé et protégé par un homme tel que toi !

Après quoi, madame la comtesse, me parlant avec une plus douce voix :

— Et que voulez-vous faire à Paris, mon enfant ?

— Madame, lui dis-je, tout encouragé, c'est à vous que je demande un conseil.

— Puisque vous êtes si savant, reprit-elle, puisque M. Christophe vous a si bien élevé, puisque vous savez le latin aussi bien que M. le curé d'Ampuy, ne voulez-vous pas entrer au séminaire ? En ce cas, je vous recommanderai à notre saint oncle que voici.

En même temps elle regardait son oncle, à qui la proposition parut fort peu agréable.

— Madame ma nièce, dit monseigneur en se relevant à demi sur son fauteuil, croyez-vous donc que le séminaire soit ouvert ainsi au premier venu, sans nom, sans patrimoine, sans famille, parce qu'il a été élevé par frère Christophe ? Prenez-vous le séminaire pour une caserne, je vous prie ? Et encore, quel moment choisit-on pour recommander ce nouveau venu ? Le moment où la religion se relève de toutes parts ! Croyez-vous donc qu'il en soit aujourd'hui du clergé de France comme sous l'Empire, ma nièce ? Sous l'Empire, le dernier goujat qui avait peur d'aller à l'armée, ou dont l'armée ne voulait pas, était bon pour le sacerdoce ; aujourd'hui, le sacerdoce ressuscité se recrute dans ce que la France a de plus noble et de plus grand. Cherchez donc une autre place pour monsieur, s'il vous plaît. Au lieu de me l'adresser, pourquoi ne le recommandez-vous pas à madame votre cousine que voici, ou à monsieur le colonel ? — Et monseigneur se promenait de long en large, tout ému, et sans me regarder. Moi, j'étais confondu de donner tant d'embarras à un évêque.

La vieille dame en robe noire répondit à monseigneur :

— Ce que vous nous demandez, monseigneur, est bien difficile, pour ne pas dire impossible. Nos bureaux sont remplis de solliciteurs recommandés de si haut ! il n'y a pas de place

vacante si modeste, qui ne soit demandée pour leurs protégés, même par des princes du sang ! Songez donc, monseigneur, à toute la misère qui entoure la vieille noblesse ! elle a tant souffert ! elle a tant d'enfants à pourvoir, tant de vieux serviteurs à nourrir, tant de besoins ! Tout ce que je puis faire pour M. Prosper, c'est de le recommander de toutes mes forces à monsieur le colonel.

En même temps, la vieille dame faisait un horrible sourire à monsieur le colonel.

Le colonel, qui pensait à toute autre chose, improvisa tout à coup un brusque sourire, pour répondre à celui de la dame. L'effet de ces deux sourires, l'un jeté avec tant d'art, ridé jusqu'aux oreilles, l'autre brusque et subit, et qui se balance à peine au bout des lèvres, me fit horreur, surtout en pensant que ma destinée était placée entre ces deux sourires.

A quoi le colonel répondit nonchalamment :

— Pour moi, je suis tout disposé à signer un engagement à M. Prosper ; mais je ne lui conseille guère d'entrer dans l'armée : c'était bon il y a dix ans ; il y a dix ans, on pouvait fort bien avoir été soldat et devenir général, c'était la mode ; en ce temps-là, quand un conscrit faisait son sac en partant, il y laissait toujours une place vide pour y placer, au besoin, le bâton de maréchal, c'était l'usage ; aujourd'hui tout est changé. Vous parlez de réformer le sanctuaire, monseigneur ! et l'armée donc, à qui est-elle livrée encore ? quels hommes la commandent ? Si l'autel a besoin de grands noms, nous aussi nous en avons grand besoin ! L'armée et l'église, ce sont les domaines de la noblesse. Je ne conseille donc pas à monsieur de se faire soldat ; cependant, s'il le veut à toute force, je le recommanderai puissamment à mon sergent-major.

Je voyais bien que la conversation languissait. — Je n'eus pas le courage d'y mettre fin en me retirant. C'était une vengeance bien innocente de tant de mortifications.

Alors madame la comtesse revint à son oncle :

— Monseigneur mon oncle, ce jeune homme ne convient qu'à vous : il est trop faible pour faire un soldat ; il est trop innocent pour faire un commis ; il sait le latin, il explique Cicéron, mon oncle, Cicéron que vous aimez tant ! Donnez-lui une petite place



dans un séminaire ; cela fera un diacre tout blond, comme vous les aimez. Aidez-nous un peu, mon oncle ; ce jeune homme va se perdre, si vous ne lui tendez pas la main, monseigneur ! donnez-lui seulement une bourse, — nous nous chargeons du reste, nous autres ; — nous ferons une quête, nous ferons une loterie, nous jouerons son trousseau à l'écarté ce soir, nous ferons tout ce que nous pourrons pour ce jeune homme, n'est-il pas vrai, ma cousine et messieurs ?

A ce mot de quête, à l'idée de cette aumône qu'on voulait me faire en jouant aux cartes, je ne me contins plus ; je relevai la tête enfin ! je me rappelai enfin que j'étais venu à Paris pour être un homme ! J'étais si hors de moi, que je parlai avec le plus grand sang-froid ; la sueur coule de mon front quand j'y songe à présent.

— Madame... mesdames... monseigneur... monsieur le colonel..., dis-je lentement, je n'accepte ni votre aumône, ni votre pitié ! Je suis un homme de cœur, et j'aime mieux mourir de faim que de vous voir jouer entre vous à qui me donnera ma première soutane ! La nécessité m'a jeté à Paris, mais c'est une nécessité honorable dont vous voulez faire une honte ; mes amis m'y ont envoyé, croyant avoir assez de crédit pour demander votre protection pour moi, et non pas votre aumône ; donc, je vous remercie de votre pitié, monseigneur, mesdames et messieurs ; gardez-la pour d'autres ! Je sors !

Je ne te dis pas tout mon discours ; j'ai mieux parlé que cela ; et puis, il fallait voir tout ce monde d'égoïstes, dérangés dans leur oisiveté du matin, Moi, infime, déconcerter tout d'un coup leur vaniteuse charité ! moi déranger leur partie de cartes projetée pour le soir ! J'ai eu là un moment de triomphe complet sur l'égoïsme de ces dames et de ces messieurs.

Un instant ma colère les avait surpris, mais ils eurent bientôt repris leur facile et commode attitude de mépris.

— Vraiment, c'est un fou sublime, ce M. Prosper ! dit la comtesse.

Ta lettre, que lui avait rendue le baron, lui échappa de la main.

Je ne répondis pas ; je ramassai la lettre par terre et je la baisai. — En relevant la tête, je vis le regard du baron, qui ne m'avait pas quitté.

J'allais sortir ; le baron se leva, et, se mettant devant la porte, il m'arrêta :

— Monseigneur, dit-il, il est bien convenu que vous ne voulez pas de ce jeune homme ?

Madame la baronne, il est bien convenu que vous ne voulez pas de ce jeune homme ?

Monsieur le colonel, et vous, madame la comtesse, il est bien convenu que vous ne voulez pas de ce jeune homme ?

Disant cela, il jeta sur moi un regard inexprimable de bienveillance et de pitié, un regard plein de regret et de douleur.

— Vous ne voulez pas, reprenait-il, vous ne voulez pas, madame la comtesse, de ce jeune homme, de cet enfant de vos domaines, de ce petit Prosper si bien élevé par le frère Christophe, et qui a mangé le blé de votre grange ?

Vous n'en voulez pas ? vous ne voulez pas donner une mère à l'orphelin, un appui au jeune homme isolé ; vous ne voulez pas ! Vous ne voulez pas faire droit à la prière du vieux curé, qui vous prie à genoux ; à la prière de ce bon Christophe, qui vous prie à genoux ? Vous voulez à toute force le laisser à lui-même dans tous les vices de cette infâme ville, le pauvre enfant si blond, si innocent, si naïf ? Cela est dit entre nous, vous abandonnez cet enfant, et vous me le laissez à moi, madame ?

— A vous ! à vous ! s'écria la comtesse d'un air effrayé.

— Et pourquoi pas à monsieur le baron ? reprit l'évêque. Oui, monsieur, ajouta monseigneur, cet enfant si plein d'orgueil, nous vous le donnons en toute propriété. Vous êtes riche et puissant, nous vous confions son avenir. Nous avons bien assez de pauvres, nous autres, pour ne pas en refuser à ceux qui nous en demandent. Et maintenant, ma nièce, il me semble qu'il est bien temps d'aller déjeuner.

Et ils se sont tous levés pour aller déjeuner, sans me demander si j'avais faim !

Tout cela te semble étrange ! et à moi donc ! Quand je songe que tout cela m'est arrivé en un jour, en vingt minutes ! quand je songe que moi j'ai heurté, à mon premier pas dans le monde, une comtesse, une baronne, un évêque et un colonel ! les plus grands noms de la vieille France ; car la France se divise au-



jourd'hui en deux Frances, la France noble et la France roturière, la cour et la ville. La première France est tout, la cour est tout, le reste n'est rien. Cela est bien extraordinaire et bien incompréhensible pour toi, Christophe !

## IX

Où en étais-je donc ? Ah ! m'y voici. J'en étais à l'instant où le baron de la Bertenache venait de s'emparer de ma personne. Il me semblait que je venais de jouer un rôle dans un de ces anciens contrats de vente par lesquels les Romains vendaient leurs esclaves ; on avait fait pis que me vendre, moi, on m'avait donné pour rien, et à qui donné ? Mais enfin j'étais donné ; mon nouveau maître m'entraînait hors de cette maison comme s'il avait eu peur que j'y voulusse rester ; il me fit monter en voiture avec lui, et nous voilà partis au galop.

Oui, parti avec lui, parti avec lui dans sa voiture, sans lui avoir dit : oui ou non ! Parti ! et en chemin, mes pensées se pressaient à flots. Que devenir, grand Dieu ! dans cette grande ville ? Que faire ici ? C'est alors que je sentais combien elle est sublime cette parole du *Pater* : *Donnez-nous notre pain de chaque jour !* Plus d'espoir, plus d'avenir, plus rien pour moi ! Tout m'est fermé, Paris et mon village. Eh ! comment ne me serais-je pas abandonné à la première voix charitable qui me dit : *Venez avec moi, Prosper !*

Quelquefois je me repentai de n'avoir pas accepté l'aumône que voulaient me jeter ces gens-là ; je m'en voulais de mon orgueil, et je me disais que c'était par ma faute si j'étais tout à fait perdu.

Mon nouvel ami, me voyant plongé dans ces tristes idées, se mit à regarder dans la rue par la portière de sa voiture ; il n'eût pas fait autrement s'il eût été seul. Il comprenait si bien que j'avais besoin de me recueillir !

Nous arrivâmes ainsi à son hôtel dans le faubourg Saint-

Honoré ; c'est une maison élégante du siècle passé, cachée tout au fond d'une vaste cour, à l'abri de tous les bruits et de tous les regards de Paris.

Nous descendîmes de voiture au bas du péristyle ; entrés chez lui, il me pria de lui faire l'honneur de partager son déjeuner. On mit un second couvert, et l'on servit.

Si je te disais tout ce qu'il avait sur cette table pour ce premier repas de la journée, l'argenterie, le cristal, le linge blanc et fin, les apprêts de tout genre, et comment les mets les plus simples, les œufs frais, par exemple, ne ressemblaient pas aux œufs de notre ferme, tu ne pourrais pas me comprendre. Il y avait des fruits, des fleurs, des recherches en tout genre. L'eau bouillait sur la table pour le thé ; nous étions servis par deux domestiques en bas de soie ; le vin rouge était clair, limpide, léger, et légèrement chauffé dans l'eau tiède ; le vin blanc était à la glace ; le pain ressemblait à notre pain béni le dimanche, quand il est rendu par cette riche dame de la commune de Mallevall ; et note bien que c'est là l'apprêt de tous les jours. Moi, cependant, me sentant à mon aise, et déjà remis de ces secousses violentes, je fis honneur à ce bon repas, dont j'avais grand besoin. Mon hôte, me voyant boire et manger, jouissait de mon bon appétit, comme nous-mêmes, Christophe, quand nous donnions notre morceau de lard et notre grand morceau de pain bis au mendiant du grand chemin.

Mais voilà ce qui est plus incroyable, et quel signe de croix tu vas faire quand je t'aurai dit qui est cet homme ! Toutefois, il faut encore que je te raconte notre conversation ; je te dirai ensuite qui il est.

— Ainsi donc, me dit-il, enfin vous voilà comme je vous veux, et voici déjà que vous reprenez courage ; et vous avez raison, mon enfant, l'avenir est si grand ! Ce qui vous arrive aujourd'hui et ce que vous regardez comme un très-grand échec, est peut-être un grand bonheur en effet.

— Je ne vois guère, lui répondis-je, comment c'est un grand bonheur pour moi : être seul dans ce vaste Paris, être privé du seul appui que je pouvais espérer ! Hélas ! j'ai peut-être été bien imprudent tout à l'heure, et, sans mon mouvement d'orgueil stupide, je serais peut-être prêtre ou soldat à l'heure qu'il est.